

dont l'Orientale est l'Eglise, & par ses Jardins vraiment magnifiques; autour du grand Jardin regnoit ci-devant le plus beau Berceau qu'on ait peut-être vû en Normandie. Il étoit composé d'un grand nombre d'Ormes plantés à distances égales; leurs troncs servoient de Colomnes jusqu'à la hauteur de 10. ou 12. pieds, & leurs branches entrelassées formoient une voute presque impénétrable à l'ardeur du jour & à la pluye. M. M. les Missionnaires Eudistes, auxquels M. l'Evêque de Courances a donné cette Maison il y a environ 20. ans, ont fait depuis quelques années main basse sur cet admirable Berceau; je ne puis envisager ce désastre, sans me rappeler les Vers touchans, par lesquels le P. Vaniere déplore dans son *Prædium rusticum* l'abatis du Bois du College de Toulouse. La raison qui déterminâ les Jésuites à la destruction d'un Bois consacré aux Muses est la même, qui a, dit-on, engagé les Eudistes à détruire un Berceau qui faisoit les délices non-seulement des Habitans du Séminaire de Vallogne, mais aussi de ceux de la Ville.

Tantum paupertas potuit fundere malorum

Depuis que les Missionnaires possèdent cette Maison, on y tient toutes les Classes d'Humanités, le College de Vallogne y ayant été

été annexé Il y a aussi une Chaire de Philosophie & une de Théologie ; celle-ci est remplie par un Eudiste ; les autres Chaires ne peuvent l'être par des Professeurs de cette Congrégation, mais par des Externes, qui ordinairement lès obriennent par la voye du concours, ou par le choix de la Ville, &c.

Santeuil a fait quelques Vers à la gloire du Séminaire de Vallogne, que j'ai lus autrefois dans le Recueil de ses Œuvres Posthumes, fait par M. l'Abbé Pinel, frere de M. le Curé de S. Severin de Paris.

L'Hôtel Dieu est une ancienne Maison, dont il me semble avoir entendu dire que l'Epouse du Fondateur des Cordeliers étoit Fondatrice. Je n'affirme rien là-dessus, faute des Mémoires que j'attendois ; il ya un vieux Procès pendant au Conseil, à la poursuite des Religieux Hospitaliers du Saint Esprit, qui prétendent que cette Maison leur appartient avec ses Terres, Rentes, Privilèges, &c. au moyen & parce qu'ils y exerceront l'hospitalité envers les Pèlerins, suivant l'intention des Fondateurs. L'Hôpital Général de Vallogne jouit par provision de l'Hôtel Dieu & de la Terre y jointe. On enterre les Pauvres de la Paroisse de S. Malo depuis 20. ans, dans le Cimetiere de l'Hôtel Dieu, qui fait partie d'un Enclos, fertile en herbes & en pommes. Plusieurs Tombeaux

beaux inscrits , qui sont tant dans l'Eglise que dans ce même Cimetiere , font foi que la contagion étoit à Vallogne vers la fin du XVI. Siècle , &c. Quant à l'Eglise , on la laisse tomber en ruine : on voit à la muraille droite en dedans sur une grande Porte ronde , laquelle est bouchée , & qui conduisoit autrefois dans la Cour , on y voit dis-je , l'Inscription suivante gravée en relief sur une Pierre. Comme les Caractères sont extrêmement Gothiques , il y a un mot que je n'ai pû déchiffrer :

Hec est pauper domus mea

Christiano per hanc mea

Intra eam te juvabo

Et d... alis te lavabo.

Il y a près de cent ans que l'Hôpital Général de Vallogne dût son premier établissement à la bonne volonté d'un pauvre vieux Domestique , qui fonda dans cette vûë vingt sols de rente. A son exemple & par la pathétique prédication du P. Chaurand , Missionnaire Jésuite , plusieurs Personnes contribuèrent à ce pieux Ouvrage , qui s'est accru insensiblement & par degrés , jusqu'au point d'être de nos jours une Communauté considérable.

Il y a aussi à Vallogne depuis 12. ou 15. ans ,

Ans ; un établissement de deux Sœurs de la Charité (nommées vulgairement *Sœurs grises* ,) pour avoir soin des Pauvres malades ; & on y entretient depuis long-tems , mais sans établissement fixe , deux Sœurs de la Providence , qui apprennent à lire & à écrire aux jeunes filles de la Ville.

Vallogne fait un médiocre Commerce ; sa Manufacture de Draperie est peu considérable , & cependant si estimée à cause de la bonté du Drap, que tout ce qui s'en fabrique dans la Presqu'Isle & même au-delà , est ordinairement vendu au loin sous le nom de Drap de Vallogne , nom qui est un préjugé favorable. Les Tanneurs de Vallogne qui occupent une petite rue isolée , nommée *la rue du grand Moulin* , font un assez bon négoce des cuirs qu'ils apprêtent. Il se tient en cette Ville deux Foires de peu de conséquence ; il y a un Marché à Bled tous les Mardis , & un à Beurte , tous les Vendredis.

L'an 1695. Nicolas-Joseph Foucault , Marquis de Magny, Intendant de Caën, sçavant Antiquaire, informé des Antiquités de cette Ville , fit fouïller aux environs des ruines de ce qu'on appelle improprement *le vieux Château*, situé sur la Paroisse d'Alleaume , à près d'un demi-quart de lieuë loin de la Ville. On y trouva un Théâtre de structure

ture Romaine, qui pouvoit contenir près de 10000. personnes; un grand Bain, dont il reste encore de belles & hautes murailles; c'est ce que la Tradition nomme *Vieux Château*. On découvrit aussi plusieurs autres Morceaux d'Architecture Romaine, & des Médailles d'or, d'argent, de bronze, de plusieurs Empereurs du Haut Empire. M. Foucault s'étoit fait accompagner par le P. Durnord, Jésuite, qui passoit pour un bon Antiquaire. Ce Religieux estimoit que la Ville dont on voit les ruines, étoit de la grandeur de Rouën. Quoiqu'il en soit, les découvertes & les morceaux de brique dont on trouve la Paroisse d'Alleaume parsemée, sont des Monumens encore parlans d'une Ville dont il est fâcheux que le nom soit si ignoré, &c.

En voilà bien, M. sur Vallogne, mais je n'ai pas dû moins faire pour une Ville que je regarde comme ma Patrie, étant né dans sa banlieue, & y ayant passé la meilleure partie de ma jeunesse, &c. Au reste, comme je n'ai passé que quinze jours à Paris, je n'ai garde de prétendre qu'on doive faire à mon égard l'application du Proverbe vulgaire qui dit que *six mois de Paris & trois mois de Vallogne, rendent un homme parfait.*

A une demie lieuë de Vallogne, sur la Paroisse de Tamerville, même Doyenné, est la belle

Belle Maison de Chiffrevast , qui est une Piéce à voir dans le Pays. Les hostilités qui y furent commises dans le XIV. siècle par un Géofroy ou Godefroy de Harcourt, ont donné lieu à un célèbre Arrêt que j'ai lû autrefois dans le Supplément du quatrième Tome de l'Histoire de la Maison d'Harcourt.

Dans le Doyenné de Vallogne & à cinq quarts de lieuë ou environ de cette Ville, en allant vers la Côte Orientale , on trouve Montebourg , dont Masseville parle en ces termes,

» Montebourg, Bourg du Cotentin , & de
 » l'Electon de Vallogne. Il y a une belle
 » Abbaye de l'Ordre de S. Benoît , fondée
 » l'an 1090. par les Ducs de Norman-
 » die , & augmentée par les Seigneurs de
 » Reviers. (a) Elle est d'environ 20000. li-
 » vres de revenu. . . . Il y a une Haute Jus-
 » tice , plusieurs Foires & un bon Marché
 » (sous les Samedis) c'est un des plus confi-
 » dérables de Basse-Normandie pour le Bétail,
 » pour le Bled & pour la Boucherie.

L'Eglise de Montebourg a une belle & haute Tour, qu'on admire, mais qui est fort su-

(a) Le Manuscrit que j'ai cité, porte que cette Abbaye est de la fondation des Seigneurs de Reviers , Barons de Nohou ; Guillaume le Roux , Roy d'Angleterre & Duc de Normandie , lui ayant donné le Bourg & d'autres revenus.

jette à être frappée de la foudre. Il y a un Hôpital pour les Pauvres de ce Bourg, qui n'est éloigné que de quelques pas de la Plaine (a) de Saur Floxel, où se tient le 17. Septembre la Foire du même nom, fameuse par les beaux Chevaux du Cotentin, &c. J'ai eû autrefois l'honneur de vous en parler plus amplement à l'occasion d'une Question de M. l'Abbé Lebeuf, sur S. Floxel, &c.

On donne aux Bourgeois de Montebourg le sobriquet de *la Cinquantaine*. de Montebourg. A Vallogne, on prétend que ce nom vient de ce que lors du Siège du Château de cette Ville, pendant la minorité de Louis XIV. 50. Bourgeois de Montebourg y commirent des hostilités & des voleries criantes : à Montebourg, on prétend au contraire que ce nom vient de ce que 50. Bourgeois de Montebourg allerent reconquerir en plein jour & de bonne guerre un Mai que ceux de Vallogne leur avoient enlevé la nuit, &c. Ce pourroit être le sujet d'une Valloniade.

A trois lieuës & demie ou environ de Vallogne, & à une demie-lieuë de la Hougue, même Doyenné, on trouve le Bourg de Quetehou. C'est une Baronie; il y a tous les Mardis un bon Marché pour le Bled du Val-

(a) Nous disons la Campagne de S. Floxel. C'est le langage du Pays, où l'on nomme Campagne toute Terre qui n'est point fermée.

de-Saire , qui en fournit le Cotentin & souvent le Bessin même. Ce Bourg est aussi de l'Élection de Vallogne.

La Hougue ou Hogue est à peu près à la même distance de Vallogne ; c'est un Port de Mer fameux ; Masseville dit qu'il n'y a ni Ville ni Bourg, & que ce n'est qu'une partie d'une Paroisse qu'on appelle S. Vast. Il est pourtant certain que S. Vast a aujourd'hui le titre de Bourg & qu'il le mérite bien ; il est sur le bord de la Mer, à près d'un quart de lieuë du Fort de la Hougue, & à pareille distance du Fort de l'Isle de Tatihou, où l'on va à pied sec, quand la Mer est basse. Louis XIV. a fait construire ces deux Forts. On prétend que la Hougue est le lieu le plus propre du monde à y faire une Place importante, soit pour le Commerce, soit pour les Vaisseaux de Guerre, en détournant la Riviere de Saire, qui a son embouchure une demie lieuë plus loin vers le Nord pour venir au même lieu de la Hougue, dont la Rade est, dit-on, admirable. Les Habitans de S. Vast sont presque tous ou Pêcheurs ou Marchands de Poisson. Ils en vont porter à Rouën par Mer, & à Paris par Terre. Toute cette Côte est fertile en bons Poissons, &c. La petite Isle de Tatihou, outre son Fort & la Redoute de l'Islet, qui en est tout proche, a un Lazaret qui y fut construit peu de tems après la Peste

316 MERCURE DE FRANCE

Peste de Marseille. M. Viel, qui est de la même Ville, est Intendant de Santé dans ce Lazaret depuis ce tems là.

Le Dictionnaire de Trévoux, sur la foi de *Cenalis* & autres Auteurs, mal informés, confond la Hougue avec la Hague, & place mal-à-propos à la Hougue l'Embouchure de la Riviere qui passe par Coutances. La Hougue n'a aucune Riviere. Celle de Saire en est la plus voisine; il y a seulement quelques petits Ruisseaux, &c.

Près de S. Vast est la Paroisse de Rideauville, où il y a de bonnes Salines de Sel blanc.

Il y a aussi de pareilles Salines en la Paroisse de l'Estre, près du Havre, dont il va être parlé.

Le Havre de Quinéville, formé par l'Embouchure de la Riviere de Sinope, sur la Paroisse de ce nom, à deux lieuës & demie de Vallogne & à une lieuë & demie de la Hougue, est assés commode, non-seulement pour les Bateaux Pêcheurs, mais encore pour des Barques & Vaisseaux considérables, &c. Le Château du Seigneur de Quinéville a eû l'honneur d'être habité pendant quinze jours ou trois semaines par Jacques II. Roy d'Angleterre, suivi de ses fideles Irlandois, qui camperent dans la *Lande Cyrus* ou *Sirus*, située dans la même Paroisse, &c.

La suite pour un autre Mercure.

LE



LE CHAT ET LE CUISINIER.

F A B L E.

Suivre son apétit aux dépens de sa vie,
 Ce fut dans tous les tems un vrai trait de folie ;
 Heureux si convaincus de cette vérité,
 Nous sçavons mettre un frein à notre avidité !
 Certain Mtnagrobis par sa patte subtile
 Se rendit la terreur des champs & de la ville,
 Cet insigne Matou, sans craindre le danger,
 Se glissoit tous les jours dans un garde-manger.
 On ne peut découvrir qui fait un tel ravage ;
 Le Cuisinier surtout en est outré de rage :
 Mille fois il jura, que jamais le glouton,
 S'il pouvoit l'attraper, n'auroit aucun pardon.
 Un petit trou servoit à notre Chat d'issuë ;
 Pour s'évader, un jour en vain il s'évertuë ;
 Certain ragoût, dit-on, piqua son apétit ;
 Le trou, quoiqu'il en soit, se trouva trop petit.
 Tandis qu'il se débat pour sortir de ce gîte,
 Le Cuisinier accourt ; il y vole au plus vite.
 Bon jour, s'écria-t'il, muni d'un gros bâton ;
 Je viens vous régater d'un plat de ma façon.
 Le Chat, pour le fléchir prend un ton pathétique ;
 F Appelle

318 MERCURE DE FRANCE

Appelle à son secours toute sa rhétorique ;
Son crime est capital ; il est puni de mort.
Des gourmands à peu près tel est le triste sort.

Par M.....

On a dû expliquer l'Enigme & le Logogryphe du Mercure de Janvier par *Almanach & D'aiffau*: On trouve dans le Logogryphe *Aise, Eau, Ai, Veau, Auisse, Ives, &c Avis.*



E N I G M E.

Quoique souvent je me trouve en campagne,
Mes actions ont toujours de l'éclat.
Sans être Evêque ni Prélat,
Un de leurs attributs en tous lieux m'accompagne,
Et sans être Magicien,
Je porte de cet Art le symbole ordinaire.
A mon côté se voit un chien,
Qui, pour être petit, n'est pas moins sanguinaire ;
Le badinage avec lui ne vaut rien :
Dès qu'on le tire par la queue,
Il me mord, & soudain je remplis tout d'effroi ;
Je pousse un cri perçant qu'on entend d'une lieue :
Malheur à tout Mortel, qui passe devant moi.

Par Mlle d'Arras.

LO-



L O G O G R Y P H E.

Dans mon entier, Lecteur, je fais agir le
Sage.

Démembre-moi, tu vas en sçavoir davantage.

La Montagne où jadis Dieu lui-même a dicté
Sa respectable volonté.

Ce qui trouble toujours les plaisirs de la vie,
Une unité qui d'un jeu fait partie,
Ce qui fait affronter souvent

Les redoutables flots de l'humide Élément.

Ce qui vise du centre à la circonférence.

La Fille d'un Thébain qui périt dans la Mer,
Après avoir été l'objet de la vengeance
De la femme de Jupiter.

Le tems où le Soleil cache dans l'onde amère
Ses chevaux brillans de lumière,
Un Auteur aimable & galant ;

Qui se fit exiler, on ne sçait pas comment,
L'image des Dieux sur la terre ;
L'écorce d'un grain précieux ;
Certaine Fille peu severe,

Dont la beauté fit descendre des Cieux
Le puissant Maître du Tonnerre.

Une marque de deuil ; un Seigneur favori
D'un de nos Rois, nommé le Grand Henri.

F ij Adieu

§ 20 MERCURE DE FRANCE

Adieu, Lecteur ; approfondis mon être.

Bien des gens sont punis de ne me pas connaître.

De Haulleterre , de Dreux ;

A U T R E,

JE suis être que la Peinture
Tenteroit vainement d'exposer à tes yeux ;
J'existe , cher Lecteur , sans forme ni figure ;
Chés moi tout est confus , tout est mystérieux ,
Et plus d'un esprit curieux
N'a jamais jusqu'ici dévoilé ma nature.
Aux regards des humains toujours imperceptible,
Sans me voir , aisément on connoît où je suis ,
Je rends pour la bouteille un bûveur insensible ,
Et de tous ses tonneaux , objets les plus chéris,
J'en forme avec le tems l'objet de ses mépris.
Dans cinq lettres , Lecteur , je trouve l'Existence ;
Voici tout mon produit : être dont la puissance
Dans l'Univers entier s'éleve des Autels ;
Don très-précieux aux Mortels ,
Je finis ; sous ces traits découvre ma substance.

L'Abbé Gaudet,



NOU:



NOUVELLES LITTERAIRES

DES BEAUX-ARTS, &c.

DISSERTATION sur la Musique moderne, par M. *Rousseau*, 8°. de 100. pages, sans la Préface. *A Paris*, chés *Quillan*, Pere, rue Gallande, à l'Annonciation. 40. sols.

LETTRE de M. Rousseau à M. D.

M. quand j'inventai de nouveaux caractères pour entretenir plus commodément notre commerce de Musique, je n'imaginois guère que la connoissance de ce système passeroit plus loin que chés vous & chés moi: cependant je me vis bien-tôt dans le cas d'en multiplier l'usage, lorsqu'étant venu à Paris, je fus sollicité par mes amis de Province de leur envoyer divers morceaux de Musique; comme ces commissions revenoient souvent, je pris le parti de leur expliquer ma Méthode, ce qui me mit à portée de satisfaire leur curiosité plus facilement, & sans augmenter le volume de mes Lettres. Nous nous en sommes si bien trouvés, que nous continuons à nous envoyer

F iij réci-

réciroquement en Italie & à Paris, ce qu'il y a de plus curieux & de plus nouveau en fait de Musique, noté suivant ma Méthode, Son extrême facilité comparée aux embarras de la Musique ordinaire, m'engagea bien-tôt d'en faire un parallèle, dans lequel la mienne me sembloit gagner & mériter un examen plus sérieux. L'Académie Royale des Sciences voulut bien m'accorder l'honneur de faire cet examen. Elle en porta même un jugement assez favorable, pour m'autoriser à publier ma Méthode; c'est ce que je fais aujourd'hui dans un petit Ouvrage intitulé, *Dissertation sur la Musique Moderne*, lequel indépendamment de mon système que j'y explique, contient des réflexions sur l'Échelle & les Notes ordinaires de la Musique, assez neuves, je crois, & assez intéressantes pour mériter quelque attention. Je vais, M. vous donner une idée de ce petit Traité, en attendant que la lecture vous mette en état de ne vous en rapporter qu'à vous-même. Au reste, je ne vous cacherai point que j'ai la foiblesse d'être du nombre de ces Auteurs, qui s'imaginent que leurs Ouvrages ne sont point susceptibles d'extrait, & qu'il faut tout lire, pour en bien juger.

Comme ma vûë n'est point d'anéantir les Signes de la Musique ordinaire, pour leur substituer

substituer les miens , je devois être dispensé de répondre aux objections qu'on fait ordinairement , & même avec assés de raison ; contre toutes les entreprises de ce genre : cependant , je me suis apperçû qu'on se plaisoit si fort à répéter ces sortes d'objections & avec tant de confiance , que j'ai crû devoir montrer en détail combien peu elles sont applicables à mon système : mon but n'est que d'établir une Méthode plus simple & plus commode qui puisse servir , pour ainsi dire , d'aide & de supplément à l'ancienne. Il ne faut donc pas se fatiguer à prévoir ce que deviendra la Musique déjà notée , si la mienne a lieu , & il faut encore moins m'opposer la longueur du tems qu'il faudroit perdre à apprendre la Musique deux fois , puisque , fondé sur l'extrême simplicité de ma Méthode , j'établis qu'on parviendroit à les sçavoir toutes deux , en commençant par la mienne , en moins de tems encore qu'on n'en met à apprendre seule celle qui est en usage. C'est ce que j'explique en détail dans ma Préface : j'ai tâché d'y épuiser ce qu'il y avoit de général à opposer à mon système , & j'ose croire qu'il faut aimer à chicanner , pour renouveler les mêmes objections , après l'avoir lûe.

L'Ouvrage commence par un examen des Signes actuels de la Musique , tels qu'ils ont

été substitués par Jean de Meurs ou par Guy d'Arezzo aux chiffres de l'Arithmétique, c'est-à-dire, aux lettres de l'Alphabet des Grecs. Les motifs de cette substitution m'ayant paru frivoles, j'explique le fondement de mon opinion, & après avoir montré que les chiffres peuvent conserver tous les avantages des Notes, j'ajoute que ces chiffres étant l'expression qu'on a donnée aux nombres, & les nombres eux-mêmes étant les exposans de la génération des sons, rien n'est si naturel que l'expression des sons par les chiffres de l'Arithmétique,

La manière d'employer ces chiffres ne peut être relative qu'aux rapports des sons ou à leurs intervalles, & il est aisé de voir que le second sens est préférable pour la pratique. Mais il s'agit de trouver un son fixe & fondamental auquel on puisse rapporter tous les autres & qui leur serve de terme commun de comparaison. Il n'en est point de tel, proprement dit; mais il en est une infinité d'arbitraires, qui peuvent devenir fondamentaux, chacun à son tour: car alors nuls des autres sons ne peuvent être employés dans le Chant qu'en vertu de certains rapports déterminés qu'ils ont avec ce son Tonique, & tous ceux qui n'ont pas ces rapports-là, sont pour lors exclus de la modulation.

Or, comme il n'y a que le mode majeur qui nous soit indiqué par la Nature, je le prends pour modèle dans ma nouvelle institution, & j'établis le chiffre 1. pour la Base & la Tonique de tous les Tons majeurs. Nous avons dans le Clavier douze sons principaux, sur chacun desquels on peut faire rouler un Chant; chacun de ces sons pourra donc être exprimé par le chiffre 1, & ce son particulier sera déterminé par son nom naturel qu'on écrira à la marge; c'est-à-dire, que si l'on écrit *ut* nous serons en *ut* majeur, & l'*ut* se marquera 1; si l'on écrit *sol*, nous serons en *sol* majeur, & le *sol* s'écrira 1 &c. Or, dès que le Ton sera ainsi déterminé, le chiffre ou la Tonique 1. s'appellera toujours *ut*, sans égard pour son nom naturel; la seconde Note du Ton s'appellera *re* & se marquera 2; la troisième, *mi* & se marquera 3 &c. jusqu'à la septième qui s'appellera *si* & se marquera 7. Toutes ces Notes devront se trouver entre elles & avec la Tonique en mêmes rapports que les Notes de même nom dans la Gamme naturelle entre elles & avec le *C sol ut*; de manière qu'il y aura toujours un Ton entre 1 & 2, un Ton entre 2 & 3, un demi Ton entre 3 & 4, &c. Ce qui retranche tout d'un coup les Dièzes & les Bémols des Clés, & exprime toujours les mêmes intervalles,

F v tant

tant majeurs que mineurs avec les mêmes caractères.

Ceci revient à peu près à cette Méthode qu'on appelle transposition dans la Musique vocale, & que les maîtres regardent ordinairement comme une pratique d'ignorans; s'imaginant qu'il y a beaucoup plus de science à chanter toujours au naturel; à plus forte raison ne l'adopteroient-ils pas dans la pratique instrumentale, puisque d'ailleurs elle détruit ce rapport direct qu'ils supposent toujours entre une telle position de Note & une telle touche de leur instrument.

Mais ce rapport est à chaque instant en défaut, & doit plus servir à induire en erreur qu'à faciliter l'exécution, ce que j'explique en détail, aussi bien que tout ce qui concerne l'idée que l'on doit se faire des Notes & des sons relatifs dans l'exécution, tant vocale qu'instrumentale. S'il y a quelque chose de mal imaginé dans la Musique, c'est, sans contredit, la Méthode de chanter & d'exécuter au naturel; je crois l'avoir démontré; & s'il y a quelque chose d'ingénieux dans le Système que je propose, c'est l'expression des sons, toujours relative au Ton dans lequel ils sont employés. Vous jugerez, M. de la solidité de mes preuves, en les examinant dans l'ouvrage même.

Les passages d'une Octave à l'autre se font
par

par des points placés au-dessus ou au-dessous des Notes, ou par des positions sur lignes, semblables à celles de la Musique ordinaire, avec cette différence, que l'éloignement d'un degré ne fait qu'un intervalle de seconde par cette Musique, & qu'il n'en faut pas d'avantage pour faire une Octave par la mienne, de sorte qu'une seule ligne & ses deux espaces contigus y suffisent pour faire rouler une partie dans l'étendue de trois Octaves, pour lesquelles il ne faudroit pas moins d'onze lignes par la Méthode ordinaire.

A l'égard du mode mineur, comme le rapport des sons, qui le constituent, se trouve exactement dans l'Octave, comprise entre deux *la* sur le Clavier naturel, cette Octave en devient le modèle, & en appliquant le chiffre 1, & le nom d'*ut* à la Médiante d'un ton mineur, la Tonique s'appellera *la* & se marquera par le chiffre 6; ainsi le nom écrit à la marge & qui indique toujours la Note qui doit s'appeller *ut*, est alors celui de la Médiante & non pas de la Tonique; c'est ce qu'on connoît toujours par un Signe ajouté à ce mot, quand le Ton est mineur, & cet arrangement a de plus l'avantage d'exprimer très-exactement l'analogie qui se trouve d'un côté, entre tout Ton majeur & le mode mineur de sa sixième

F vj Note,

Note, & de l'autre, entre tout Ton mineur & le mode majeur de sa Médiante.

Le Dièse accidentel s'indique par une ligne oblique qui traverse la Note, en montant de gauche à droite, & le Bémol par une autre semblable ligne qui la traverse en descendant dans le même sens.

Voilà, M. une idée abrégée de la Méthode dont je me sers pour l'expression de tous les sons qui composent le Clavier. Les avantages que cette Méthode a par dessus la Note ordinaire, me paroissent considérables; je ne vous parlerai ici que des deux plus importants; qui sont, 1°. L'identité d'idées toujours conservée dans le même arrangement de caractères, ce qu'on ne trouve point dans l'autre Musique, où les mêmes positions de Notes expriment à tout moment des sons & des intervalles différens. 2°. La connoissance exacte des intervalles simples & redoublés; tant par la différence des chiffres qui les expriment, que par des renversemens dont la parfaite connoissance dépend d'un quart d'heure d'application.

L'examen de la manière dont on a déterminé la durée des sons & la valeur des Notes, occupe la seconde partie de l'Ouvrage.

Toutes ces différentes figures de Notes; relatives à la durée d'une ronde ou à celle d'une mesure à quatre tems, n'ont rien de

des